

EXTRAIT DE GEORGES SION, « GRANDEURS DU THÉÂTRE »¹

Nous croyions que tout, ou presque tout, avait été dit d'Électre et de sa tumultueuse famille. D'Eschyle à Jean-Paul Sartre, nous avons vu la reine criminelle, son complice et ses enfants passer par tous les états de l'âme à travers des faits que la force du mythe conservait presque intacte : un ancien adultère, une sœur qui attend son frère pour la vengeance, l'assassinat du couple royal et la punition des « meurtriers de justice ». Giraudoux y avait bien introduit un merveilleux jeu d'esprit qui lui faisait, par des détours subtils, réinventer la tragédie. Et Jean-Paul Sartre y avait mis ses « Mouches », son goût de la sanie et le redoutable ennui d'une dialectique implacable.

Mais tout n'était pas dit, puisque Marguerite Yourcenar publie *Électre ou la chute des Masques*² et désarticule, non seulement les cœurs, mais encore un fait de cette histoire inépuisable. Il faut convenir que son travail n'est pas un jeu gratuit. Il est plausible et grave, et riche en nouvelles perspectives psychologiques. Jules Lemaître s'était amusé, « en marge de vieux livres »³, Marguerite Yourcenar invente un problème inédit qui ajoute son poids d'angoisse à tant d'angoisses. Si les « bontés » de Clytemnestre avaient commencé plus tôt ? Oreste serait le fils d'Égisthe, et en voulant venger Agamemnon, il tuerait vraiment son père pour venger un homme qui ne lui était rien. C'est ce qu'il fait, à la fin de cette pièce âpre : entre Agamemnon et Égisthe, il ne choisit pas vraiment. Il se raccroche à une seule certitude, dérisoire et « reconfortante » : il choisit d'être le frère d'Électre.

Le vieux mythe est presque désintégré. C'est ce que Marguerite Yourcenar appelle la chute des masques. On peut regretter cette corrosion

¹ *La Nation belge*, 25 juillet 1934, p. 5. Retrouvé par Andrée de Bueger. Nous reproduisons ici la première partie de l'article, les suivantes étant consacrées à Jacques Deval et Armand Salacrou.

² Plon.

³ *En marge des vieux livres* est le titre d'un ouvrage de Jules Lemaître (Paris, Boivin et Cie, 1935, Bois originaux de Valentin Le Campion) empruntant quelques mythes, mais non celui d'Électre, « en marge de » l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de l'*Énéide*.

d'une histoire qui nous semblait inaltérable (et qui le reste, car on jouera toujours les « vraies » Électre et elles serviront toujours au moins de repère aux transformations que nous leur faisons subir). Mais l'invention de Mme Yourcenar n'est pas un divertissement de dilettante. Elle révèle, après d'autres et plus que d'autres, la course de la pensée moderne. Nous nous acharnons à discuter tous les postulats, et nous enivrons d'une dialectique qui est à la fois notre richesse et notre poison. L'absurdité tragique où l'auteur met Oreste est un peu la nôtre. Elle est le signe d'une quête inlassable, d'un « vertige de lucidité » qui nous enrichit sans cesse en risquant de nous perdre.

L'enrichissement, c'est la connaissance de l'homme. L'appauvrissement, c'est la dégradation du sacré. Malraux l'a signalé souvent. Des œuvres très hautes, comme celle-ci, en témoignent curieusement. Déjà la célèbre *Antigone* de Jean Anouilh en témoignait, qui ôtait au geste et au sacrifice de la vierge thébaine toute perspective spirituelle ou métaphysique. On ne sait quelle rage orgueilleuse remplaçait sa dévotion. Une conséquence apparaît du reste aussi bien dans cette *Antigone* que dans cette *Électre* : le transfert de sympathie. Où est le Créon détestable, ou la Clytemnestre et l'Égisthe abjects qui provoquaient d'aussi beaux gestes ? Nous donnons un peu raison à Créon, chez Anouilh ; et nous avons pitié du couple royal qu'assassinent, chez Marguerite Yourcenar, des révoltés furieux.

Faut-il ajouter néanmoins qu'*Électre ou la chute des Masques* est une œuvre passionnante et belle ? D'une beauté ferme, d'un austère enveloppement, d'une séduction qui doit sa lumière à l'intelligence. De l'auteur des *Mémoires d'Hadrien*, nous n'attendons rien de médiocre. Ce pathétique et déraisonnable règlement de comptes – de comptes truqués –, elle le justifie dans une remarquable préface et dans les deux parties d'une tragédie digne de sa maîtrise.